

Carmen, Mérimée, Bizet: Liens entre les cultures espagnole et française¹

Jean Lacouture



Synergies Espagne n° 3 - 2010 pp. 207-214

Jean Lacouture, le 16 juin 2009, a choisi l'Institut Français de Valence pour s'exprimer sur un sujet qui lui est cher : Carmen, au cœur des relations et du dialogue entre les cultures espagnole et française. Passionné par ce foyer littéraire et musical unique, il a reconstitué la genèse du mythe de Carmen, fruit d'une symbiose culturelle entre la France et l'Espagne, et décrit son large retentissement, depuis ses origines les plus lointaines jusqu'à nos jours.

Je ne peux malheureusement pas m'exprimer en espagnol pour vous parler de ce sujet que j'ai entrepris : les liens établis entre l'Espagne et la France par Carmen, la nouvelle de Mérimée et surtout l'Opéra de Bizet.

Ce sont des liens très curieux et très intéressants qui ont longtemps été relativement négatifs. D'après ce que j'ai compris, moi qui suis un vieil adorateur de Bizet et de Carmen, on a longtemps dit en France que Carmen n'était pas appréciée des Espagnols, que les Espagnols voyaient dans Carmen une sorte de caricature qui était capable de donner une image quelque peu négative de l'Espagne au nord des Pyrénées, que c'était une « espagnolade », et que les Espagnols n'aimaient pas trop qu'on les présente et qu'on les représente sous forme de cette gitane, de ce brigadier assassin, enfin qu'il y avait quelque chose de négatif. Admirateur que j'étais de Carmen et de Bizet, j'ai pu observer qu'on a longtemps dit cela dans ma ville natale de Bordeaux par exemple, qui est pourtant très orientée vers l'Espagne : c'est en effet la ville où Goya a passé la fin de sa vie et où l'on compte de nombreux adorateurs de Goya. Et puis, je me suis aperçu que c'était devenu progressivement faux et que les Espagnols s'étaient mis à beaucoup aimer Carmen. Carmen a été représenté assez tard en Espagne par rapport à la création de 1875 en France ; cet opéra a été très vite populaire en Italie, en Allemagne, en Angleterre. En Allemagne, il y a les fameux textes de Friedrich Nietzsche sur Bizet, sur Carmen, sur la musique du soleil. Carmen n'a été représenté pour la première fois au sud des Pyrénées à Barcelone qu'une dizaine d'années après la création à Paris et puis après, les créations se sont multipliées. J'ai appris tout à l'heure que l'Opéra de Valencia avait été inauguré par une représentation de Carmen il y a une quinzaine d'années. Je remercie beaucoup les Valenciens. Apparemment

donc maintenant, les Espagnols aiment et admirent Carmen. Ce sont d'ailleurs eux qui ont donné les plus grands interprètes contemporains de Carmen et de don José : longtemps après que les Italiens ont donné des interprétations à travers Maria Calas, les plus grands interprètes, aujourd'hui, j'y reviendrai en terminant, sont espagnols. En effet, dans la plus belle représentation de Carmen de ma vie que j'ai vue assez curieusement au festival d'Edimbourg il y a une vingtaine d'années, les deux interprètes majeurs étaient Teresa Berganza et Placido Domingo, deux héros du chant espagnol qui représentaient me semble-t-il, si jamais il y a eu une brouille, une réconciliation solennelle entre Carmen et le peuple qui l'a vue naître d'une certaine façon.

Il est clair qu'il faut lier dès l'origine le point de vue que les Espagnols ont sur Carmen, sur la création de Carmen en 1875 à Paris, aux relations entre la France et l'Espagne qui, au XIXe siècle n'ont pas toujours été très heureuses. Il faut le dire de la part de la France, qui, au début du siècle, par l'entreprise de Napoléon et après une seconde guerre en 1823 animée ou inspirée par Chateaubriand, les relations ont été quelque peu orageuses du fait de la France, entre l'Espagne et la France pendant la première partie du siècle. Puis, elles se sont, au milieu du siècle, beaucoup améliorées : a surgi le génie fraternel hispano-français ou franco-espagnol de Victor Hugo et il y a eu l'apparition sur le trône de France en 1852 d'une impératrice espagnole, Eugénie de Montijo. Donc à l'époque où a été créé Carmen en 1875, il n'y avait plus de problèmes de relations politiques, militaires, entre l'Espagne et la France.

Venons maintenant à l'invention de cette étrange histoire de Carmen, de son brigadier et de la mort tragique des deux personnages. Carmen, c'est deux grands artistes, deux grands créateurs, un grand écrivain, un grand romancier, Prosper Mérimée, et un grand musicien, Georges Bizet. C'est de la conjonction entre ces deux génies, très différents, d'inspiration très diverse, entre Mérimée et Bizet qu'est né cet extraordinaire chef-d'œuvre qu'est l'opéra de Carmen. Carmen n'est pas venue par hasard, d'un coup de génie ou d'invention de la part de Mérimée ou de Bizet. Il y a des sources, des origines extrêmement intéressantes.

Prosper Mérimée est né au début du XIXe siècle en 1803, un an après la mort de Victor Hugo. Cet homme était, d'après son style, sa vie, ses œuvres, plutôt considéré d'un genre anglo-saxon. Mais il est vrai qu'il s'est très vite intéressé, on ne sait pas très bien pourquoi d'ailleurs, au génie espagnol, à ce que l'on pourrait appeler la « hispanidad » et il a, très jeune, à 23 ans, créé un théâtre qu'il a appelé « le théâtre de Clara Gazul ». Clara Gazul est bien un nom hispanique. Inventant ce théâtre qu'il a attribué à une poétesse espagnole ou hispanique, Clara Gazul, il a écrit une série de pièces dont l'une est un chef-d'œuvre du théâtre français : « Le carrosse du Saint-Sacrement ». L'histoire se passe certes, au Pérou mais enfin le gouverneur du Pérou est espagnol, il a affaire à une danseuse ou actrice espagnole en tournée au Pérou et c'est une histoire tout à fait hispanique qui est devenue aujourd'hui, dans l'esprit des Français, d'autant plus hispanique que, comme nous parlerons tout à l'heure de Berganza pour Carmen, la dernière grande interprète du « Carrosse du Saint-Sacrement » est María Casares, actrice espagnole, franco-espagnole par sa vie qui a rendu au

personnage son véritable caractère hispanique. Si les Français avaient un peu oublié qu'il s'agissait bien du génie espagnol, María Casares se serait chargée de nous le rappeler et les représentations, aux lendemains de la guerre, dans les années 50-60 du « Carrosse du Saint Sacrement » à Paris par María Casares ont été de grands triomphes. Mérimée s'est intéressé à l'Espagne, avant même de connaître l'Espagne. Et puis, il est parti en voyage dans ce pays à 27 ans en 1830, comme faisaient les Français qui avaient les moyens de se promener en Espagne. Alors il lui est arrivé deux choses extrêmement intéressantes. A Madrid, il a rencontré une famille de la haute société madrilène, le comte et la comtesse de Montijo qui allaient avoir par leurs filles un grand rôle dans l'histoire de France par l'une des deux filles surtout : Eugénie. A l'époque où Mérimée est arrivé à Madrid en 1830, les petites filles Montijo avaient 10 et 12 ans, mais il les trouvait très intéressantes. La comtesse de Montijo, était une femme très intelligente qui d'ailleurs avait une très bonne culture française. Ils avaient un appartement à Paris. Ceci lui avait ouvert des voies sur la civilisation espagnole, l'imagination espagnole. Mérimée a fait un voyage dans le sud de l'Espagne et c'est là qu'il a découvert le personnage de ce brigadier déserteur, don José, qui avait une histoire avec une danseuse. Etait-elle vraiment bohémienne ? Etait-elle gitane ? Probablement. En tout cas, Mérimée a connu ce garçon quelque temps avant qu'il ne soit exécuté pour avoir tué un de ses officiers à cause de sa liaison avec cette Carmen, Carmencita. Mérimée a trouvé là un sujet de nouvelle magnifique et il est rentré en France avec tout ce qu'il avait recueilli : ce que lui avaient raconté les Montijo à Madrid et cette histoire de ce José dans le sud de l'Espagne. Bien que José fût du nord, fût Navarrais, il lui a donné l'idée d'écrire Carmen qu'il n'a publié d'ailleurs qu'assez longtemps après son retour en France. Le premier voyage de Mérimée date de 1830, il fait un nouveau voyage en 1835 et Carmen est publiée en 1845 dans la *Revue des deux mondes* à Paris, sans tellement de succès mais Carmen a très vite de grands admirateurs et va inspirer un certain nombre de commentaires, de pièces musicales, de chansons. Il y a comme un écho musical autour de cette nouvelle, cette pièce littéraire magnifique qu'est le récit de Carmen.

Il faut bien penser que dans le Paris du milieu du siècle, avant même de devenir à la mode du fait de la nationalité originelle de l'Impératrice Eugénie, il y a tout un milieu musical espagnol extrêmement actif qui se résume d'abord dans le nom d'un grand chanteur, un ténor espagnol Manuel Garcia, un homme qui avait, probablement comme Goya, passé la frontière vers le nord parce qu'il n'était pas en accord avec le régime monarchique espagnol et ce Garcia était venu s'installer à Paris. Il y avait acquis un grand prestige comme chanteur. C'était un homme qu'on allait écouter volontiers et qui a eu encore plus de prestige du fait de ses deux filles : l'une a été illustrée par un grand poète français Alfred de Musset, c'est la Malibran. Elle est devenue, du fait des poèmes d'Alfred de Musset, et de son immense talent musical, de sa voix, quelqu'un qui a été très respecté. L'autre tout aussi remarquable avait épousé un Français, Louis Viardot ; elle s'appelait Pauline Viardot. Ces deux sœurs ont été des héroïnes de la scène musicale au milieu du siècle en France. Au surplus, Louis Viardot, le mari de Pauline, était un grand spécialiste de la littérature espagnole. On lui doit même une traduction de Don Quichotte. C'est un milieu de culture espagnole extrêmement riche qui crée dans le Paris des années 1830, 40, 50 un foyer musical très actif.

C'est dans ce foyer que va surgir un jeune homme qui s'appelle Georges Bizet. C'est un jeune homme qui est né à Paris au sud, dans le bas de Montmartre. Georges Bizet, quel lien avec l'Espagne ? Lien très intéressant et très curieux. Bizet, la famille paternelle des Bizet, en fait, à l'origine, s'appelait Vizet avec un « V » français. Et un Vizet, au Moyen Age et dans les époques qui ont suivi, c'était un transporteur. Cette famille Vizet, originaire du Cantal, faisait notamment des transports entre le nord et le sud des Pyrénées. Ils étaient des Vizet et ils sont devenus « Bizet », apparemment sous une influence espagnole. Ils étaient tellement liés à l'Espagne que leur nom a fini par se prononcer à l'Espagnol et que le « V » français est devenu « B », Bizet. Il y a donc là chez Bizet quelque chose d'hispanique assez intéressant. Mais il y a beaucoup plus : sa mère s'appelait « Delsarte » non pas à l'italienne comme Andrea le sculpteur mais à l'espagnol. Les « Delsarte » étaient une famille qui s'était installée à Paris mais qui était d'origine espagnole. On dit que le « Delsarte » qui était originaire de France avait été chirurgien dans les armées de Charles Quint, Carlos Quinto dans les Flandres. Et cette famille s'était repliée sur Paris et une demoiselle Delsarte d'origine tout à fait espagnole avait épousé un monsieur Vizet devenu Bizet plus ou moins sous l'influence de l'Espagne. Donc, chez Bizet, il y a un sang, une influence, une forte origine hispanique. Le fait qu'il ait été un grand admirateur de la nouvelle de Mérimée n'est donc pas le fruit du hasard.

Ce jeune Bizet est un musicien merveilleusement doué. Au conservatoire de Paris à 17 ans, il a écrit sa première symphonie. Je ne sais pas si vous avez entendu la première symphonie de Bizet, après tout, Mozart avait déjà composé d'avantage mais ne comparons pas Bizet à Mozart bien qu'il y ait beaucoup de points communs. Bizet à 17 ans a écrit un premier petit opéra, et une symphonie qui se joue encore dans les concerts. Moi, je l'ai entendue pour la première fois pendant la guerre dirigée à l'orchestre du conservatoire par Charles Münch. J'ai été absolument ébloui. Je connaissais déjà Carmen. J'aimais beaucoup Bizet mais pour moi, Bizet était un compositeur d'opéras mais la première symphonie écrite à 17 ans est extraordinaire. Et puis après, Bizet a quitté Paris. En France, on envoie les musiciens surdoués à Rome, à la Villa Médicis pour faire leurs écoles avec des professeurs italiens, dans le milieu hyper-cultivé qu'est la Rome de la Villa Médicis. Et Bizet a épousé aussi la musique du Midi en Italie. Sa culture musicale s'est faite au soleil d'Italie. Certes, le soleil de Rome n'est pas celui d'Andalousie mais enfin, il y a quelque chose. A partir de ce voyage à Rome, la musique de Bizet est profondément orientée vers tout ce qui est soleil, orient. Plusieurs de ses opéras (*Les pêcheurs de perles*, *Djamileh*, etc.) se passent dans un orient où le soleil joue un rôle très important. C'est un homme qui aura comme plus grand laudateur Friedrich Nietzsche, j'y reviendrai, qui dira : « Bizet a inventé la musique du soleil » et c'est d'une certaine façon assez vrai.

En rentrant à Paris de son séjour à Rome où il a été follement heureux, où il a adoré toute cette sublimation du soleil et de la méditerranée, il s'est mis à d'autres compositions bien sûr mais toujours hanté par l'idée de lier sa musique au soleil et cette nouvelle lui est tombée un jour sous les yeux. Il a découvert Carmen bien après la publication dans la *Revue des deux mondes* de la nouvelle de Mérimée et il a été ébloui et il s'est dit : « Voilà le sujet de mon opéra ! Voilà

ce qu'il me faut ! » Mais il était sous contrat à l'opéra comique à Paris, dans un milieu où l'on préférait les sujets plutôt faciles, plutôt gais, où il était question de princes qui épousaient les princesses dans une atmosphère joyeuse de mariage et de fête. Il a composé une série de musiques pour l'opéra comique qui ont eu du succès mais qui ne marquent pas particulièrement. Et puis un jour, ayant fait entre temps la connaissance du couple des faiseurs de livrets d'opéra qui étaient les rois de Paris à cette époque : Meilhac et Halévy, il leur a dit : « J'ai trouvé mon sujet. C'est un sujet merveilleux, c'est la nouvelle de Mérimée. » A quoi Meilhac et Halévy lui ont répondu, comme le directeur de l'opéra comique : « Mais vous êtes fou ! A l'opéra comique, on chante, on danse, on est heureux et vous venez nous raconter une histoire de mort où l'homme tue la femme qui est une sorcière, c'est une histoire terrifiante. Ce n'est pas du tout pour notre public. » Il a fallu que Bizet déploie beaucoup de talent, de génie si l'on peut dire pour imposer ce sujet tragique, farouche, au directeur de l'opéra comique, aux auteurs de livrets comme Meilhac et Halévy. Bizet y a mis tellement d'insistance que ces deux hommes se sont mis à écrire un livret pour Carmen que Bizet a trouvé très fade. Le livret de Meilhac et Halévy est assez beau et intéressant mais Bizet de sa main a corrigé beaucoup de choses. Par exemple, le 4^{ème} acte (farouche, terrible) où don José tue Carmen est entièrement réécrit de sa main. C'était de toute façon une histoire de mort mais c'était une histoire de mort écrite dans un langage plus ou moins aimable et Bizet a voulu que ce soit un langage farouche. Dans le livret de Carmen que nous avons aujourd'hui, il reste, je dirais malheureusement, du pur Meilhac et Halévy qui est le duo du 1^{ère} acte dont j'ai personnellement horreur, je suis un admirateur de Carmen inconditionnel sauf « Parlez-moi de ma mère... » qui correspond au type de l'opéra comique de l'époque. Cela a été la concession que Bizet a faite au style opéra comique puis il en a fait aussi une autre dans l'air du toreador, pardonnez-moi ce mot ridicule, l'air du tueur de taureau, du matador, air que je n'aime pas non plus beaucoup. Je considère que Carmen est un chef-d'œuvre absolu sauf qu'il y a pour moi deux taches : le duo du 1^{er} acte et l'air dit du toreador. Dans l'histoire de l'opéra en général, sauf Wagner, les compositeurs ont travaillé sur des textes qui leur ont été donnés et qu'ils suivaient religieusement. Là, ce n'est pas tout à fait le cas et Bizet a beaucoup retouché le texte de Carmen.

Bizet a donc réussi à imposer cet opéra, cette histoire farouche d'homme qui tue la femme qu'il aime en désaccord complet avec le climat qui régnait à l'opéra comique à l'époque et, il faut bien le dire, Carmen a d'abord été un échec en particulier la première de 1875 et les deux ou trois premières représentations. Le public de l'opéra comique, ces parisiens qui venaient là pour passer une soirée agréable, musicale, ont vu cette histoire terrible de cette sorcière en compétition brutale, insultant l'homme qu'elle aime, cette histoire de tueur de taureaux qui apparaît dans le Paris de cette époque. Certes, il y avait eu le récit de Théophile Gautier rentrant de son voyage en Espagne qui est un assez beau récit d'ailleurs et qui avait mis la taumachie non pas à la mode mais qui l'avait fait connaître d'un certain nombre de lecteurs puis la Carmen de Mérimée qui, comme je vous l'ai dit, avait été très admirée par beaucoup de gens mais n'avait pas eu un si grand succès. Et puis cette histoire jaillit sur scène tout d'un coup avec ses tueurs, ses taureaux, ses femmes damnées. A la première de Carmen, c'est assez curieux, le 1^{er} acte a été un grand succès avec le fameux

« Parle-moi de ma mère... ». Le public de l'opéra comique de l'époque a bien accueilli la séguedille, les deux premiers airs de Carmen, le défilé des enfants sur la place de Séville mais plus l'opéra s'avance, plus il devient farouche moins il est accepté par le public. La scène finale, celle de l'exécution de Carmen par Don José a jeté l'épouvante dans le public de l'opéra comique et on a plusieurs récits de cette représentation de l'opéra le plus fameux en langue française. L'histoire commence comme un succès et finit comme un échec. Un homme comme Charles Gounod, qui était l'aîné de Bizet et aimait beaucoup Bizet, qui l'avait soutenu dans ses créations et notamment dans ses relations avec la direction de l'opéra comique, Gounod, qui avait beaucoup aimé le 1^{er} acte, est parti au dernier acte avant la fin. Bizet a été épouvanté de ne pas trouver son ami Gounod pour lui parler, pour lui expliquer. Il espérait quelques félicitations de ce grand musicien, il n'en a eu aucune et il a vu plutôt à la fin des visages rébarbatifs. Bizet est mort trois mois après les premières représentations de Carmen et on a beaucoup dit : « Bizet est mort de chagrin ». C'est très romantique mais ce n'est pas vraiment comme cela que les choses se sont passées. Il a été très profondément affecté par cet échec mais il est mort, apparemment en fait d'un gros rhume. Il avait quelque temps auparavant acheté à Bougival, ravissante petite agglomération au nord de Paris, une petite maison, qu'on peut encore visiter pour laquelle, en tant que président des amis de Georges Bizet² je signe des manifestes pour réclamer de l'argent afin de réparer et rajeunir la maison de Bizet. Dans cette petite maison qui était au bord de la Seine, Bizet aimait beaucoup se baigner et on était en mars au moment de Carmen. Pour se consoler de l'échec de Carmen peut-être, il est allé se baigner et il a attrapé un gros rhume et il est mort trois mois plus tard. Mais il est mort comme un homme profondément déçu par l'échec de cette pièce qu'il considérait comme son chef-d'œuvre. Il y a eu quelques articles très désagréables le lendemain de la représentation : c'était une pièce immorale, où l'homme, le héros, tuait l'héroïne, c'était épouvantable, des histoires de gitanes, de taureaux. Il y a eu une presse très désagréable mais assez vite aussi il y a eu des articles extrêmement favorables. Gounod avait revu la pièce après et l'a très vite beaucoup admirée. Bizet n'a pas pu le savoir mais rapidement, la pièce a été jouée à l'étranger notamment en Allemagne et en Italie. Elle a eu un très grand succès que Bizet n'a pas pu connaître.

Pour ce qui est de la représentation et de la façon dont elle était jouée, nous avons les décors dans lesquels était joué Carmen. Il y a eu à Bougival au cercle des amis de Georges Bizet, une exposition donnant l'image de la première représentation. Les décors et les costumes sont bien. La représentation était très belle. Il y a une femme qui n'était pas espagnole mais méridionale, une cantatrice qui était très réputée à l'époque, Galli-Marié. Elle a été une grande interprète de Carmen, très réaliste, jouant les scènes, épouvantant justement le public bourgeois qui regardait. Cette Galli-Marié, qui jouait comme une sauvage si on peut dire, a été une des raisons du premier échec mais à partir de la 10^{ème} ou 15^{ème} représentation, quelques temps après la mort de Bizet, la pièce a très vite eu du succès et elle a eu, je vous le répète, du succès très vite en Italie, en Allemagne où elle a donné lieu à des acclamations de Friedrich Nietzsche qui était déjà un très grand auteur. Il a tout de suite dit : « Bizet a inventé une musique nouvelle, la musique du soleil. » Et cela a contribué évidemment à la

gloire de Carmen. Nietzsche a opposé la musique du nord terrible de Wagner à la musique du sud et du soleil de Bizet, ce qui était faire grand honneur à Bizet, de l'équilibrer avec Wagner mais enfin, Wagner est tout de même un géant inaccessible par beaucoup d'égards. Curieusement, la gloire de Carmen, foudroyante, est beaucoup due au génie germanique alors que c'est une musique très méridionale. Ainsi, la représentation qui a fait référence pendant longtemps, c'était une représentation à Vienne, dirigée en 1908 je crois par Gustav Mahler qui a été considérée comme la représentation modèle de Carmen. Il a donc fallu aller jusqu'à Vienne pour avoir le modèle le plus réussi de Carmen. Ensuite, L'opéra de Carmen s'est rapproché de notre soleil et est devenu très international. Pour moi, la plus belle représentation de Carmen que j'ai vue, c'était en Ecosse au festival d'Edimbourg, où les deux principaux personnages étaient chantés par Teresa Berganza et Placido Domingo, dirigée par Claudio Abbado, chef d'orchestre italien. C'était une représentation inoubliable qui a été après redonnée comme un modèle absolu l'année suivante à Paris à l'opéra comique plus ou moins pour le centenaire. C'était la représentation de 1975 du centenaire de Carmen. Aujourd'hui il y a des versions de référence et notamment l'enregistrement dirigé par Sir Thomas Beecham, un anglais pour diriger Carmen mais l'héroïne est chantée par Victoria de los Angeles qui est une très grande artiste espagnole. Je l'admire profondément mais je pense qu'elle n'a pas la voix de Carmen mais enfin, elle a été choisie par Thomas Beecham qui était vraiment un très grand chef d'orchestre et la direction est absolument magnifique. C'est plus ou moins la version de référence donnée par plusieurs livres sur Bizet et sur Carmen. Personnellement, je préfère l'enregistrement de la représentation d'Edimbourg et de Paris avec Placido Domingo et Teresa Berganza. C'est pour moi la meilleure interprétation mais, chacun a ses choix. Il y a des choses magnifiques et on peut préférer tel ou tel aspect du magnifique.

Ce qui est clair aujourd'hui c'est que, quelles que soient les relations mouvementées entre l'opéra de Carmen et l'intelligentsia ou le public cultivé espagnol, les deux rôles titres sont dominés par deux grands musiciens espagnols, Teresa Berganza et Placido Domingo. Il n'y a pas besoin de preuve de l'excellence de Madame Berganza, qui est une musicienne magnifique mais un jour, je lui objectais que j'admirais profondément ce qu'elle faisait mais qu'elle était peut-être pour moi un petit peu trop distinguée pour arriver à retrouver la sauvagerie de cette gitane, cette bohémienne. Elle m'a dit : « J'ai des ancêtres gitans ! » Si Teresa le dit elle-même, que voulez-vous répondre à cela ! Cela ne se voit pas. Je vous ai apporté, pour donner plus de saveur à cette soirée, l'enregistrement de la master class de Carmen par Teresa Berganza. Dans ce film, on voit une très grande artiste, une très grande musicienne donner l'explication, le sens de tel ou tel rôle qu'elle connaît presque aussi bien, le rôle de Don José, de Escamillo ou le rôle titre de Carmen. Cette Master Class de Teresa Berganza me paraît être un joyau d'intelligence musicale et nous allons vous le proposer si vous voulez bien. Vous en saurez beaucoup plus sur Carmen en entendant Madame Berganza parler que moi-même. Je vais me retrouver à vos côtés pour goûter pour la 4^{ème} fois la master class de Teresa Berganza de Carmen. Je suis sûr que vous y prendrez autant de plaisir que moi. Merci beaucoup.

Notes

¹ Transcription réalisée par Sophie Aubin, avec l'autorisation de Jean Lacouture, que nous remercions vivement.

² <http://www.lesamisdebizet.com/> (consulté le 15 janvier 2009).